

L'OBS

LE CHOC DENNIS KELLY, COTE SERIES COMME COTE SCENE

Figure majeure du théâtre contemporain, le dramaturge britannique brille au Festival d'Avignon où plusieurs de ses pièces sont montées cette année. Il est aussi le scénariste d'une série devenue culte, « Utopia », où l'on retrouve sa capacité à troubler et à réveiller les consciences. Nous étions allés à la rencontre de cet esprit frappeur, à Londres, en 2016. Portrait.

Un dîner en tête-à-tête soudain interrompu par l'irruption d'un adolescent ensanglanté; un homme et une femme, réfugiés dans un bunker après une attaque terroriste, qui s'engagent dans un bras-de-fer sans pitié; l'itinéraire d'un financier sans scrupules qui licencie à tour de bras; un troll propulsé directeur d'école qui terrorise les gamins... Soit quelques-unes des histoires - féroces, modernes et non-dénuées d'humour - que le public avignonnais peut découvrir cette année, au Festival Off, où sont présentées pas moins de cinq mises en scène des pièces de Dennis Kelly (« After the end », « L'Abattage rituel de Gorge Mastromas », « Mon prof est un troll » ainsi qu' « Orphelins », montée par deux compagnies). On ne sait pas toujours que le dramaturge britannique, adoré, à travers le monde, par la jeune génération du théâtre contemporain, est aussi l'auteur d'une série devenue culte : « Utopia », où l'on croise, entre autres, un type en costard jaune poussin et banane sixties qui vous envoie ad patres avec un respect scrupuleux des règles d'hygiène ; un gamin conditionné pour tuer à l'âge des petits pots ; un complot mondial pour stériliser en douce une bonne partie de l'humanité via une campagne de vaccination... Un tableau primesautier comme un Francis Bacon qui a fait date dans l'histoire des séries, malgré sa courte existence (lancée sur Channel 4, « Utopia » a été interrompue après deux saisons, faute d'audience, en 2014).

UN OVNI TELEVISUEL

On retrouve Dennis Kelly devant le National Theatre, à Londres : difficile de croire que ce barbu - pas hipster pour deux sous, plus convivial qu'une soirée au pub, blouson avachi et douceur intacte, est le cerveau qui a donné naissance à tant de tourments... Thriller complotiste sous LSD, bourré à craquer d'un humour explosif, « Utopia » est un ovni télévisuel qui instille la parano et excite le nerf optique (signée Marc Munden, la réalisation ose couleurs saturées et perspectives inédites sur le petit écran). Ou comment une bande de jeunes d'aujourd'hui (geeks, sans-emploi, rêveurs, radicaux) se retrouve prise au piège d'une terrifiante conspiration où il est question de sauver l'humanité en stérilisant une partie d'entre elle, via un vaccin aux effets cachés. Un scénario tentaculaire qui nous inocule le plus venimeux des poisons : le dilemme moral... Dennis Kelly, loin de chercher à apaiser le malaise confirme :

« A un moment ou un autre, on ne peut s'empêcher de se poser cette atroce question : et si, malgré tout, ils avaient raison ? S'il valait mieux en sacrifier certains pour en sauver beaucoup ? Même pour un type comme moi, gentiment de gauche, il n'y a pas de réponse toute faite au problème de la surpopulation. »

On s'approche là du cœur du réacteur : chez lui, l'exigence de vérité. Ni optimiste ni pessimiste, Kelly est un tragique, au sens nietzschéen, qui s'efforce de regarder le réel tel qu'il est. « Quand je raconte le projet d'individus décidés à éliminer une partie de l'humanité, je me contente de travailler sur une information bien connue de tous : les génocides existent depuis toujours, et partout dans le monde... Ce qui ne nous a pas empêchés d'inventer également cette merveilleuse structure qui nous permet de vivre ensemble : la société. Disons que si l'on accepte de regarder en face notre espèce, vous admettez qu'elle est pour le moins complexe... »

LE DRAMATURGE A SUCCES ET A L'ACCENT COCKNEY

« Utopia » n'est pas une série coup de poing, c'est un double kick arrière retourné. Pas étonnant qu'elle ait séduit le réalisateur de « Fight Club »... Si le projet de remake par David Fincher, développé avec Gillian Flynn, la scénariste de « Gone Girl », est pour l'heure suspendu, la chaîne HBO en détient toujours les droits. « J'ai lu ce qu'ils avaient écrit et c'était brillant... Quel dommage qu'ils n'aient pas pu poursuivre », regrette Dennis Kelly. L'auteur d'« Utopia » commente avec un fatalisme tranquille l'arrêt prématuré de sa série : « D'un côté, j'aurais vraiment voulu finir l'histoire. De l'autre, cela a été si accaparant d'écrire, seul, ces deux saisons que j'étais soulagé de retrouver un peu de temps pour autre chose... ».

Celui à propos duquel « le Monde » titrait, en 2011, « Révélation d'un dramaturge anglais », ne cesse de fasciner le public français avec ses textes dérangeants, sans snobisme ni cynisme, ses huis clos jusqu'à l'asphyxie où la langue, d'un réalisme immédiat, taraude longtemps. Les Molière 2019 ont d'ailleurs récompensé la comédienne Constance Dollé, dans la catégorie « Seul(e) en scène », pour son interprétation de « Girls and boys », l'un des récents textes de Kelly. Celui qui ne craint pas de dire la violence des êtres convoque aussi leur insubmersible capacité à jouir de la vie, comme dans « Pulling », la série qu'il a co-signé, pour la BBC, avec sa complice Sharon Horgan, portrait de trois jeunes femmes et de leurs bringues dessalées. Sachez qu'il est aussi - inattendue cerise sur le pudding - le papa de « Matilda », comédie musicale adaptée du roman de Roald Dahl, qui fait un carton, depuis bientôt dix ans, à Londres comme à Broadway ou en Australie. « Cela m'aura permis d'écrire au moins une fois dans ma vie un happy end ! »

Banlieue nord de Londres, dans les années 1970. Le dramaturge à succès et à l'accent cockney, 50 ans aujourd'hui, a grandi au cœur d'une famille de cinq enfants, entre un père employé de la société de bus locale et une mère femme de ménage. A 18 ans, Dennis Kelly n'est pas à l'université, il remplit les rayons d'un supermarché. « J'ai quitté l'école à 16 ans, comme le faisaient les gamins de mon milieu, pour trouver un boulot. Et qu'est-ce que je pouvais détester ce travail... »

Tout change le jour où un copain lui propose de l'accompagner à son cours de théâtre : « Un soir par semaine, j'avais la chance de pouvoir... penser. » Depuis, il n'a pas arrêté. Dans un discours intitulé « Why Political Theatre is a Fucking Waste of Time » (quelque chose comme : « Pourquoi le théâtre engagé est une foutaise »), rédigé à l'occasion du festival berlinois Stückemarkt, l'auteur, qui emplafonne volontiers, au cœur de ses textes, la guerre en Irak, le terrorisme, l'ultralibéralisme ou la frénésie médiatique, constate son peu d'efficacité sur le réel... « Et pourtant, je continue à croire que le théâtre peut changer le monde [...] et que l'auteur doit, plus que tout, s'acharner à tâtonner vers la vérité. » Dans toute sa complexité :

« Ce qui était à la fois terrifiant et passionnant, avec "Utopia", c'était d'explorer un sujet auquel je n'ai pas de réponse. » « La quête de la vérité et allez-vous faire foutre »

Voltigeur, Dennis Kelly parvient à nous faire épouser, le temps d'un acte ou d'un épisode, une multiplicité de points de vue. Résultat, un questionnement qui harponne et ne nous lâche pas : avec lui, l'éthique n'est pas une dissertation de philo mais une révolution du ciboulot. Une prise de conscience intime.

« Pour moi, ce n'est pas une question intellectuelle : le théâtre comme le cinéma et la télévision doivent être des expériences émotionnelles qui font bouger des choses en nous... »
Et pour cela, rien de tel que les virages en épingle à cheveux, un rire qui désinhibe et qui dézingue, le comique qui percute le tragique - « comme dans la vie », rappelle-t-il :

« Je ne peux pas renoncer à l'humour, c'est peut-être ce qui nous définit le mieux, comme humains. Même les vaches connaissent la peur. Mais, que je sache, elles ne racontent pas de blagues. »

A l'époque de « Pulling », une critique déplora l'absence d'« épice moral » de la série. Pas faux : Dennis Kelly n'a pas de morale. Il a un cœur. Une authentique faculté à aimer la nature humaine dans ce qu'elle a de chaotique :

« On peut, par moments, détester ceux qu'on aime le plus, et cela ne fait pas de nous des monstres, juste des êtres humains. »

A l'âge de l'ennui au supermarché, Dennis Kelly passait aussi beaucoup de temps au pub. « Je buvais et je crois que cela conditionne encore aujourd'hui mon rapport à l'écriture. Quand on est alcoolique, on ment tout le temps, on devient un super-menteur parce qu'on ne peut pas se cacher pour boire aux toilettes et parler ouvertement de ce genre de pratique... Sortir de cela demande un effort de vérité qui fait que les anciens addicts développent souvent un rapport très intense à celle-ci. »

Aux derniers instants de son discours sur l'inutilité du théâtre politique, dans lequel il enjoignait les jeunes auteurs, au nom du désir de changement, à exercer un salutaire « Va te faire foutre ! » (Notamment envers sa propre personne, cela va de soi), cet esprit retors, comme le sont les vrais intègres, notait : « S'il y a deux choses à garder de ce discours, ce sont celles-ci : la quête de la vérité et allez-vous faire foutre. A part ça, je n'ai pas grand-chose à dire. »